

Laval théologique et philosophique



JEAN-PAUL II, *Le signe de contradiction*

Jean-Guy Pagé

Volume 35, numéro 2, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705731ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705731ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pagé, J.-G. (1979). Compte rendu de [JEAN-PAUL II, *Le signe de contradiction*]. *Laval théologique et philosophique*, 35(2), 211–213.
<https://doi.org/10.7202/705731ar>

théologie ou de la spiritualité qui part de l'homme comme méthode scientifique d'analyse et conduira à une connaissance transcendante de l'homme lui-même et de la théologie elle-même.

En conclusion, l'Auteur résume ainsi son objectif : « Toute théologie, toute spiritualité faite théologiquement devra être simultanément une « auto-compréhension » et une « auto-communication » de l'homme avec soi-même. Toute la révélation de Dieu, toute la théologie n'a d'autre finalité historique que de situer l'homme chaque fois à son propre sujet pour qu'il soit plus compréhensible, plus intelligible à la lumière de Dieu. Pour cela nous croyons que la réflexion théologique et spirituelle a à déboucher dans une anthropologisation de la spiritualité et une spiritualisation de l'homme. C'est ainsi que l'on comprendra l'essai d'une spiritualité scientifique comme anthropologie transcendante » (p. 82).

L'accusation faite contre la théologie de se couper de la vie serait résolue si la théologie récupérerait une unité avec la réalité, avec la problématique vivante des hommes et des chrétiens de notre temps. La méthode théologique moderne tente une « méditation anthropologique » de tous les problèmes de la foi. Tout le problème théologique consiste à savoir parler à l'homme d'aujourd'hui. À cette fin, l'Auteur suggère un triple temps : 1) une *lecture* de l'homme, c'est-à-dire une approche de la réalité complète de l'homme en sa structure existentielle ; 2) une *interprétation* de l'homme, c'est-à-dire une approximation de l'homme en partant de la foi et non un simple travail de comparaison mais de compénétration entre le donné réel et celui de la foi. Ce serait le moment le plus difficile de l'anthropologie théologique ; 3) une *formulation* nouvelle de la foi à partir de l'homme et de l'homme à partir de la foi.

Cette actualisation de la pensée théologique dans une perspective anthropologique sera profondément impliquée dans le présent sans minimiser pour autant sa dimension eschatologique. On sait comment, en effet, a réagi le Concile de Vatican II devant cette accusation faite au christianisme d'une sorte de fuite dans l'avenir pour mieux se désintéresser du présent, religion désincarnée qui se préoccupe du céleste et oublie la réalité temporelle. « L'attente de la nouvelle terre, dit-il, loin d'affaiblir en nous le souci de cultiver cette terre, doit plutôt le réveiller » (*Gaudium et Spes*, 39).

Cet aspect eschatologique débouchera sur une théologie *politique* au sens où en traite J.B.

Metz dans un ouvrage « *Teología del mundo* », à savoir que l'eschatologie n'est pas une *contemplation* mais une *action sur le monde*. Loin d'être une séparation du monde, elle est un engagement dans le monde, d'où l'expression de *théologie politique*. Cette eschatologie dynamique s'ouvre à l'espérance. Toutes les relations de l'Église avec le monde s'en éclairent. L'Église existe dans le monde de façon *salvifique*. Le christianisme n'a pas pour fin de s'enfermer sur lui-même, de s'affirmer en face du monde comme en compétition avec lui. L'Église n'existe pas parallèlement au monde mais *dans* le monde avec lequel fondamentalement elle s'identifie et à l'intérieur duquel elle porte une espérance active.

À la suite de ces considérations, l'Auteur sera amené à traiter en un chapitre des vertus théologiques nécessaires au dynamisme de l'Église et à sa perfection. L'option dualiste : ou Dieu ou le monde se mue en celle-ci : à la rencontre de Dieu dans le monde. Il ne s'agit plus tant d'un renoncement au monde que d'une ouverture. Ce sont les vertus que l'on appelle théologiques qui conditionneront cette relation dynamique entre le chrétien et le monde, vertus d'autant plus nécessaires qu'est plus fort cet impact actuel de la sécularisation.

Enfin, en un dernier chapitre, l'Auteur traitera de « Anthropologie et christianisme dans la pauvreté selon saint Augustin ». Cela formera comme une synthèse de son exposé. Selon le grand Docteur, la pauvreté n'est pas quelque chose d'autonome mais une réalité qui intègre tout le reste : religiosité, spiritualité et tout le processus ascensionnel de l'homme vers Dieu.

Il eut été intéressant pour le lecteur de retrouver, groupés en une page de bibliographie le nombre impressionnant d'ouvrages ou d'articles auxquels l'Auteur réfère en note et qui montrent combien le sujet traité est actuel dans la théologie contemporaine. Une prochaine édition pourra corriger, p. 105, l'épellation du nom de notre compatriote, R. Latourelle et non Lautourrelle.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

S.S. JEAN-PAUL II : **Le signe de contradiction**, Paris, « Communio »-Fayard, 1979, 13 x 21 cm, 256 pages.

Il est rare qu'un Pape écrive un livre. Le Pape écrit des encycliques et des messages dans lesquels il engage son autorité de chef suprême de l'Église : il

n'écrit pas un livre dans lequel il n'engagerait que son autorité spirituelle de croyant. Or, voilà ce que fait S.S. Jean-Paul II dans *Le signe de contradiction*. Il faut ajouter immédiatement que le livre n'a pas été rédigé alors qu'il était Pape, mais en 1976, alors qu'il était le cardinal Wojtyła, archevêque de Cracovie, et qu'il était invité à prêcher une retraite au Vatican. Ce sont les prédications données à cette retraite que nous présente le volume. Mais il nous semble qu'on doive prendre en particulière considération et qu'on doive juger d'une importance capitale le fait que celui qui a prêché cette retraite à S.S. Paul VI soit devenu deux ans plus tard son successeur.

Avons-nous affaire ici à un volume de spiritualité et, plus précisément, à une prédication de retraite selon le mode assez coutumier, sans originalité très particulière sinon le destin exceptionnel de son auteur ? Il nous semble qu'il faut avoir l'honnêteté de répondre oui et non. Oui, si on entend par là que le volume épouse le schéma assez traditionnel d'une retraite, s'en écartant cependant sur plus d'un point étant donné ses destinataires premiers. Non, par ailleurs, si on s'arrête à l'originalité avec laquelle certains thèmes classiques sont traités, à la riche personnalité de l'auteur qui affleure partout et au dessein général de l'œuvre que son titre traduit bien. C'est là que réside la valeur un peu exceptionnelle de ce volume, plus encore que dans le destin de son auteur ; c'est la raison pour laquelle, dès mai 1978, la revue *Communio* et la librairie Fayard avaient décidé de l'inclure dans une collection qui compte déjà les noms de Balthasar, Daniélou, Ratzinger et Manaranche.

Celui qui est devenu Jean-Paul II est un philosophe, à la fois au sens commun et au sens plus technique du terme : il manifeste, entre autres, une connaissance sérieuse de certains courants de pensée contemporains tels l'existentialisme, le personnelisme et la psychologie des profondeurs. Il est aussi un théologien qui a fréquenté les grands maîtres du passé et du présent et qui a bien saisi la ligne directrice du concile Vatican II : le choix de textes conciliaires qui viennent émailler sa pensée le démontre. Cet homme est encore un esprit cultivé : de grands noms de la littérature universelle, tels Shakespeare, Milton, Pascal, Goethe, Heidegger, sont conviés à appuyer la doctrine chrétienne. Pourtant, jamais il n'essaie de baptiser ou de réduire la culture, en particulier la culture contemporaine : « il l'interpelle, la sommant de rendre compte, au nom de ses raisons propres, de la désespérance qui est en elle » (J.-R. Armogathe,

« Avant-propos », p. 9). Cet homme est enfin un grand croyant et un spirituel nourri de la liturgie de l'Église et des auteurs spirituels les plus importants, en particulier Jean de la Croix, mais qui ne méprise pas des dévotions populaires traditionnelles, telles que le chemin de croix et le rosaire, et qui communie à la piété de son peuple polonais.

Mais venons-en au dessein du volume et de la retraite dont il est issu, dessein que traduit son titre : *Le signe de contradiction*. Il va sans dire que l'expression est tirée de la parole prophétique adressée par le vieillard Syméon à la vierge Marie, au chapitre 2 de l'évangile selon saint Luc : « Cet enfant, lumière des nations, sera un signe en butte à la contradiction ». Venu pour offrir à l'homme un salut que celui-ci, à quelque époque que ce soit de son histoire, cherche en vain à se donner par ses propres moyens, le Christ est rejeté par ceux à qui il apporte la solution dernière de leurs problèmes. Il est rejeté jusqu'à être crucifié. Mais, paradoxalement, c'est dans cette crucifixion, suivie de la résurrection, que réside l'ultime efficacité de son intervention. Encore aujourd'hui le Christ, par les enseignements de son Église, et particulièrement ceux du dernier concile, cherche à éclairer de sa lumière les problèmes des hommes. Or ces derniers continuent de le rejeter de façon brutale ou de façon subtile, partiellement ou totalement. Les riches s'opposent au Christ en laissant s'accroître dans le monde la pauvreté et la faim, et « cette forme d'opposition va souvent de pair avec une acceptation indirecte du christianisme... comme élément culturel... », note le Pape (p. 247). Les moyens de communication, même lorsqu'ils acceptent le Christ, « aimeraient », dit-il, « le 'découper', le réajuster à leur propre mesure : ... celle du programme de la civilisation contemporaine, programme de consommation des moyens et non pas de visée des buts transcendants » (p. 248). Il y a aussi cette « opposition diamétrale », mais qui se camoufle en s'alliant à une apparente proclamation de la liberté de conscience et de religion. Voilà pourquoi, encore aujourd'hui, le Christ, dans son Église, demeure signe de contradiction : signe de faiblesse qui confond la force (cf. 1 Co 1, 27), signe de grandiose espérance, selon la vision du chapitre 12 de l'Apocalypse, en un temps d'attente qui est aussi pour l'humanité un temps de « tentation décisive, toujours la même », celle que le cardinal Wojtyła a expliquée au début de son livre en recourant au texte du chapitre 3 de la Genèse.

Ce livre, comme le sujet qu'il traite, est quelque peu paradoxal. On y trouve l'expression d'une

piété parfois enfantine à côté de pages d'une pénétration profonde. Il ne manque pas de points de vue originaux, par exemple dans sa définition du sacerdoce comme expression de la signification et du sens de la création, « lisant la réalité en profondeur et la comprenant jusqu'aux racines mêmes de l'Être » (p. 165). Il ne craint pas d'affirmer que seule la vision chrétienne de l'homme rend compte de la totalité de l'être de celui-ci : l'homme est un être de relation et de don, une « personne » qui ne peut être réduite à la seule praxis matérialiste. « Si l'on proclame la mort de Dieu, l'on prépare également la mort de l'homme », parce que « ce qui est humain porte le stigmate éternel de Dieu », affirme l'auteur (pp. 170 et 151).

Finalement, ce livre baigne dans une atmosphère de prière, non seulement parce que cela va de soi à l'occasion d'une retraite, mais parce qu'on sent que son auteur est un homme de contemplation, de prière, cette prière qu'il qualifie de « force des faibles et de faiblesse des forts » (p. 172). Il la définit encore comme « une étonnante insertion de l'Éternité dans la dimension concrète de l'heure, l'insertion de la Sagesse éternelle dans la mesure de la connaissance de la saisie du concret ou même du sentiment de l'homme. C'est l'insertion de l'Amour dans la dimension du cœur humain qui parfois ne peut le contenir et semble en éclater » (p. 190). C'est pourquoi retrouver la prière du Christ à Gethsémani « est un besoin des cœurs, de ceux qui vivent en profondeur le mystère du cœur de Dieu », ajoute le Pape. Ce livre d'une grande densité ne peut être lu rapidement : il doit être médité et prié par tous ceux qui croient que les valeurs spirituelles sont un des leviers les plus puissants de la civilisation. Il est plus que le texte éphémère d'une retraite, fût-elle au Vatican ; il est un grand volume de spiritualité pour notre temps.

Jean-Guy PAGÉ

André GRAPPE et Roland GUYOT, **Maurice Pradines ou l'épopée de la raison** (« association des publications des universités de Strasbourg », fasc. 156). Un vol. 24 × 16 de 415 pp., Paris, Orphys, 1976.

Cet ouvrage est tout d'abord un hommage, rendu par un certain nombre de ses pairs, de ses anciens élèves et de ses amis, à un philosophe de race qui, après avoir enseigné pendant 18 ans, à Strasbourg, fut appelé à succéder à H. Delacroix dans la chaire de Psychologie générale de la

Sorbonne. Mais il vise entre autre à montrer que bien loin d'appartenir désormais au passé, l'œuvre de Pradines demeure singulièrement actuelle. D'une part en effet, dans son *Traité de Psychologie générale*, cet auteur se refusait délibérément à séparer la psychologie de la philosophie aussi bien que de la science. Il se donnait pour tâche de réconcilier deux disciplines dont le divorce prolongé sur un objet d'étude commun lui paraissait ruineux pour la connaissance de l'esprit. D'autre part, dans son maître-livre sur l'Esprit de la Religion, Pradines distinguait avec une exceptionnelle perspicacité, au sein de la religion, les éléments de pure religiosité des éléments d'origine philosophique qui sont venus s'y agréger au cours de l'histoire. Le christianisme lui est apparu comme un mixte de rationalité pure et de pur mysticisme. Sans aucune intention de dénigrement, mais au contraire dans le dessein de restituer à la religion sa spécificité, méconnue par les tenants d'une religion qui se tiendrait dans les limites de « la simple raison », il le définissait comme « un sublime amalgame », par essence instable et périodiquement traversé par de brutales explosions, mais qui toujours se reforme de ses propres désastres, témoignant par là même de son exacte convenance à notre humaine nature. Enfin cet ouvrage est l'histoire — l'émouvante histoire — d'une âme. À travers le journal intime, les inédits et l'abondante correspondance que Pradines a entretenue avec ses contemporains, on perçoit à quel point ce philosophe fut soucieux de vivre sa pensée et de penser sa vie. On y découvre l'homme derrière l'auteur. On le suit pas à pas tout au long de sa course humaine. On discerne clairement les étapes de cet itinéraire spirituel qui, comme l'indique le sous-titre de son ultime écrit, l'a personnellement conduit « de Paris aux frontières de Jérusalem ».

Ce gros volume est divisé en plusieurs livres. Les deux premiers sont constitués par un ensemble de collaborations d'anciens élèves, d'amis et de professeurs. Le livre I s'intitule : *L'homme et l'œuvre considérée dans son ensemble*. Le livre II : *Le professeur et l'œuvre considérée dans son ensemble*. Il s'agit de textes d'inégale valeur. Nous avons retenu spécialement ceux de A. Forest : *La participation selon Pradines* ; R. Mehl, *La rédemption naturelle selon Pradines* ; Jacques Grappe : *La vraie signification de la loi de la genèse réciproque* ; R. Guyot : *Pradines et les bases psychologiques de la morale spéciale*. Le livre III s'intitule : *L'œuvre considérée dans sa genèse* (pp. 205–321). Texte de A.G. et R.G., il est d'un intérêt